L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 7 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 7 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le Personnel Diplomatique des Etats-Unis.

C'est une bien belle et bonne chose que l'institution républicaine ; mais, comme tout ce qu'il y a de bon en ce monde où rien n'est parfait, elle a ses défectuosités, ses côtés faibles. Dans un pays comme les Etats-Unis, par exemple, où presque toutes les places sont abandonnées au choix passablement capricieux et changeant, du suffrage universel, lequel ne se rend pas toujours très exactement compte de ce qu'il fait ni des capacités de ceux qu'il élit ; où même les fonctions les plus délicates, telles que celles de ministre plénipotentiaire, d'ambassadeur, de consul général, etc., sont livrées non au mérite, à l'expérience, mais à l'influence du parti qui domine pour le moment, en attendant que ses adversaires, vaincus hier, vainqueurs demain, en fassent autant et tombent dans le même défaut—il est difficile que les fonctionnaires, même du département des Affaires étrangères, ne commettent pas souvent des maladresses compromettantes pour le gouvernement général.

C'est ce qui vient d'arriver à Jacksonville où se donnait un meeting de citoyens qui éprouvaient le besoin de manifester leurs sympathies pour les révolutionnaires de l'île de Cube. Assurément, aucun pouvoir aux Etats-Unis ne s'aviserait d'interdire l'expression de leur façon de penser, de leurs préférences, de leurs adversions aux simples particuliers, même à la Presse qui est, cependant, une tribune du haut de laquelle l'opinion a le droit de proclamer ses idées et ses sentiments ; mais il n'en est pas de même des fonctionnaires fédéraux qui, représentant le gouvernement de l'Union n'ont pas le droit de le compromettre par leurs paroles, par leurs actes ou par leurs votes. S'il veut rester neutre, dans une cause comme celle qui se débat sur le terrain, à Cuba, il faut que ses fonctionnaires conservent la même attitude que lui. Sans quoi toute alliance durable, sincère, devient impossible, et le pays reste perpétuellement aux yeux des nations étrangères un objet de suspicion.

Puisque l'on parle de tous les côtés, d'établir la réforme du Service Civil, pourquoi ne l'appliquerait-on pas au département des affaires étrangères, aux ministres, aux consulats ? Pourquoi ne ferait-on pas à ces derniers une véritable carrière, pendant laquelle ils pourraient, avec le temps et l'expérience acquise, rendre de véritables services au pays, au lieu de le compromettre, comme ils le font trop souvent. Témoin, l'illustre clergyman Stevens qui, bombardé ministre aux iles Hawaii, a jeté l'Union dans une foule d'embarras dont elle ne s'est pas encore complètement tirée ; témoin les fonctionnaires qui, représentant le gouvernement fédéral dans la Floride, sont allés prendre part à une manifestation hostile à une puissance avec laquelle l'admninistration entend rester en excellents rapports.

Nous savons parfaitement qu'il n'y a au fond de tout cela, rien de bien grave ; mais on ignore trop, ici et ailleurs, quel vilain jour toutes ces maladresses jettent sur notre personnel diplomatique à l'étranger.

La démission de Châteaubriand.

Le génie littéraire de Châteaubriand n'est pas discuté, la valeur morale de l'homme l'est beaucoup plus, nul ne saurait toutefois contester la noblesse de l'acte qu'il accomplit ce jour-là.

Le 14 avril 1802, quatre jours avant la publication du Concordat, il avait fait paraître le *Génie du Christianisme* avec une préface à la louange du Premier Consul, et, protégé par Elisa Bonaparte, par Fontanes, il avait été nommé le 4 mai 1803 secrétaire de légation à Rome, où le Cardinal Fesch venait d'être nommé ambassadeur ; il avait alors 36 ans. Arrivé le 27 juin dans la Ville Eternelle, il y passa sept mois, y éprouva des déboires causée, d'un côté par la vanité qui lui faisait trop volontiers oublier qu'il avait un chef et n'était qu'un subordonné, de l'autre par l'espèce d'inconscience morale avec laquelle il fit ou laissa venir le rejoindre et mourir auprès de lui Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont, sans souci ou notion du scandale que pouvait causer dans sa situation une liaison ainsi affichée entre une femme divorcée et un homme marié vivant loin de la sienne. Aussi paraissait-il résolu à donner sa démission lorsque ses amis de Paris obtinrent sa nomination comme Chargé d'affaires à Sion, dans le Valais.

Revenu à Paris au mois de février 1804, il comprit, sur les claires insinuations de Fontanes, que sa nouvelle situation de chef de poste et le respect des convenances sociales lui imposaient une réconciliation définitive avec sa femme dont il vivait séparé depuis 12 ans, il s'y prêta de bonne grâce, rappela auprès de lui celle qu'il appelait volontiers sa "jeune veuve", et, après avoir un instant poursuivi l'espérance d'avoir une véritable ambassade, reçut de Talleyrand ses lettres de créance et instructions, et se présenta le 18 mars à l'audience du Premier Consul pour prendre congé avant son départ. Il le trouva changé à tel point qu'en rentrant à l'hôtel de France, rue de Beaune, où il logeait avec sa femme, il exprima la pensée qu'il devait être malade, à moins qu'il n'y eût quelque chose d'étrange qu'on ne savait pas.

Il se passait quelque chose d'étrange en effet ; le 21, comme il revenait vers onze heures et demie de l'ancien hôtel de Montmorin (aujourd'hui englobé dans l'établissement des Frères de la Doctrine Chrétienne, rue Oudinot) où il était allé saluer un cyprès jadis planté par Pauline, et comme il passait dans la rue de Rivoli devant le pavillon de Marsan, il entendit crier "le jugement qui condamnait à mort le Duc d'Enghien", jugement qui dans la nuit même avait été exécuté.

Bouleversé et saisi d'indignation, il retourna sur l'heure près de sa femme, et, sans songer un instant à la pénurie ni aux dangers auxquels il allait s'exposer, il écrivit sous ses yeux et avec son approbation une lettre irritée à Talleyrand pour lui signifier sa démission motivée. Un ami survint auquel il la lut, et qui, frappé du sentiment d'horreur qu'elle exprimait, finit par obtenir de lui, par pitié pour sa femme, qu'il en supprimât les "phrases de colère" et dissimulât le vrai motif de sa résolution. Elle fut ainsi rédigée: "Citoyen ministre, les médecins viennent de me déclarer que Mme de Chateaubriand est dans un état de santé qui fait craindre pour sa vie ; ne pouvant absolument quitter ma femme dans une pareille circonstance ni l'exposer au danger d'un voyage, je prie Votre Excellence de trouver bon que je lui remette les lettres de créance et les instructions qu'elle m'avait adressées pour le Valais, et me confie à son extrême bienveillance pour faire agréer au Premier Consul les motifs douloureux qui m'empêchent de me charger, aujourd'hui, de la mission qu'il avait bien voulu me confier."

Cette courageuse démission fut le seul acte de résistance et de protestation que la France put alors admirer ; tous les amis de Châteaubriand en furent épouvantés, craignant de le voir enlever et fusiller, il n'en fut rien toutefois ; quelque temps après seulement Bonaparte dit brusquement à sa sœur Elisa ; "Vous avez eu bien peur pour votre ami ?" et en 1811 c'est lui-même qui le désigna aux suffrages de l'Académie après la mort de Joseph Chénier.

La politesse de la Cour pontificale.

On sait de quelle politesse la Cour pontificale se plaisait à user autrefois à l'égard des grands personnages. La *Correspondance historique et archéologique* nous fournit une preuve nouvelle de ces habitudes courtoises.

Quand la reine de Pologne, Marie d'Arquien, vint à Rome, en 1699, elle fut reçue avec empressement par le Pape Innocent XII et le Sacré-Collège. C'est ainsi que, le 25 mars, on lui envoya au palais Odescalchi, où elle était logée magnifiquement, un régal,—un *cadeau*, comme on disait alors,—que lui adressait le Pape. Trois jours après, le cardinal Carlo Barberini, en sa qualité sans doute d'ami de la France, adressait à la reine un présent analogue.—L'un et l'autre de ces envois présentent un singulier mélange de choses utiles, agréables ou bizarres. Il s'y trouve, par exemple, nombre de caisses de vins exquis, des bassins remplis de confitures et de pâtes de Sobiaco, des corbeilles de pains d'épices, de fruits superbes, de délicates friandises ;—on y voit figurer aussi du poisson en abondance (notamment un esturgeon de 160 livres), des tourtes, des pâtés de perdrix, des paquets de cire blanche et de bougie fine ;—on y remarque, enfin, des paons vivants, des cages pleines d'oiseaux et des objets d'un art plus étrange que décoratif, tels "une fontaine de cordiaux" et un "jardin de fleurs artificielles parfumées," le tout "disposé dans le plus bel ordre et suivant la plus irréprochable symétrie."—Le long et curieux document reproduit par la *Correspondance* précitée pourra fournir d'utiles indications pour l'histoire de la table et des mœurs à la fin du dix-septième siècle.

EST-CE UN DIEU ?

Monsieur l'Editeur,

Après une semaine et même plusieurs semaines d'une bruyante apothéose au pays d'Allemagne, voire même ailleurs, et lorsque les manifestations, les acclamations, les cris, les discours, les applaudissements et tous les enthousiasmes de la grande fête ont pris fin, faut-il et peut-on se demander si l'octogénaire Bismark est un Dieu, s'il est un homme, et quel homme il peut bien être ? On convient-il d'attendre sa mort pour poser ces questions et y répondre ?

Car Bismark est assurément mortel, et s'il fume encore sa pipe avec toute la béatitude d'un vieux fumeur à qui manquent les dents, il aura le sort de tous ceux qui, malgré leur grandeur sur terre, deviennent pâture des vers et poussière. C'est l'inévitable loi.

Mais quiconque, aujourd'hui, au lendemain de l'apothéose, ferait entendre une note discordante, n'applaudirait pas des pieds et des mains ou secouerait dubitativement la tête, passerait certainement pour un fou ou pour un méchant, sinon pour un athée. En plus d'un lieu, malgré le siècle, il serait insulté, pilorié et trois fois honni. On pourrait le frapper sans miséricorde.

Oui, celui qui, calme, froid, hautain, dédaigneux et silencieux, croiserait les bras devant ce vieillard qui touche à la tombe et ne l'honorerait pas comme les païens honoraient leurs dieux, leurs demi-dieux et leurs héros, ferait à cette heure preuve d'un singulier courage ou d'une audace singulièrement étrange. On aurait raison de lui demander quelle est sa foi, quel est son nom, et pourquoi, lorsque tous les fronts sont inclinés et humiliés, il reste le front haut devant le triomphateur.

Et pourtant, si celui-là était Allemand, il pourrait vous répondre que le Reichstag lui-même, avec ses démocrates, ses libéraux, ses socialistes, ses Guelfes, ses Polonais et ses Alsaciens-Lorrains, n'a pas cru devoir, à propos de l'anniversaire de l'ex-chancelier d'Allemagne, voter des honneurs extraordinaires et presque divins à celui qui porte le glorieux nom de Prince de Bismark. Son fils Herbert n'est que comte, prince en perspective, si la révolution de l'égalité démocratique ne passe point sur l'Allemagne du XXème siècle.

Mais le Reichstag, malgré la forêt de baïonnettes qui couvre le pays germain, est quelque chose comme le parlementarisme et la liberté, et Bismark, nous le savons, n'a guère aimé et n'aime guère ces deux choses. Il les hait même d'une haine toute militaire, autocratique et impériale. Il a plus d'une fois malmené les hommes qui parlent trop et qui parlent sur tout. Ces parlementaires, sortis du peuple, discutent trop et sont parfois trop peu obéissants au maître. Quant aux socialistes, ces apôtres de révolution et d'anarchie qui ne veulent ni Dieu ni maître, il les a certainement traités comme ils le méritaient. Avec eux et leurs théories sauvages sur la propriété, que deviendraient l'empire et l'empereur ? Au moyen âge, vraiment, il s'agissait bien de socialisme ! Albert l'Ours, nommé margrave et électeur de la ville de Brandebourg par l'empereur Lothaire, en 1134, n'en entendit jamais parler. Ils sont modernes et datent des *Bandits* de Schiller.

Cependant, comme le Reichstag a montré peu de patriotisme et fait preuve de mauvais goût à l'endroit de Bismark, l'empereur Guillaume, qui n'admet guère d'opposition à ses volontés et à ses désirs, s'est sérieusement fâché. Il s'est fâché jusqu'à l'indignation. Aussi, probablement, à cause de son indignité et de sa vilaine conduite, le dit Reichstag sera-t-il très prochainement dissous. Il l'aura bien mérité. Le crime de lèse-majesté n'est pas un crime ordinaire.

Ce n'est, du reste, là qu'une ombre au splendide tableau de l'apothéose bismarkienne, et le monde entier sait que l'empereur lui-même, Guillaume II, avec le prince de la Couronne, son état-major, les officiers de sa maison militaire et autres soldats, des cuirassiers surtout, s'est rendu à Friedrichsruhe, où il a rencontré Bismark, qui portait le casque et l'uniforme du régiment d'Halberstadt. Et là, en plein air et solennellement, l'empereur a salué du nom d'Altesse l'ex-chancelier, lui a fait un discours *ad hoc*, comme il sait en faire, et lui a présenté une magnifique épée, disant : "Je ne pouvais trouver un meilleur présent pour vous qu'une épée, symbole de l'instrument que vous avez aidé mon grand-père à forger, à aiguiser et à manier. C'est le symbole historique du sang et du fer." Sang et fer !.... Et Bismark, très ému, a pleuré. Et Bismark a baisé les mains de l'empereur. Et la cérémonie s'est terminée par un lunch. Et le toast de Guillaume à Bismark, au lunch, a été couvert par la formidable voix ou le tonnerre de vingt et-un coups de canon.

—Mais, dira-t-on ou pourra-t-on dire, Guillaume lui même n'a pas toujours été aussi gracieux et aussi juste à l'endroit de l'ex-chancelier. En montant sur le trône impérial de son père Frédéric et de son grand'père Guillaume, il a traité Bismark un peu cavalièrement, et le chancelier disgracié, mécontent et quelque peu dur dans sa langue très dure, n'avait aucunement envie de baiser les mains impériales de Guillaume II. S'il pleurait, ayant, comme on sait, les larmes difficiles, ce n'était pas de reconnaissance.

Jouait-on également la comédie dans la haute région des cours et dans la sphère des empereurs et des dieux ?

Aucunement, devons-nous croire.

Mais Guillaume II, alors, était jeune. Il avait la fierté et la jalousie du pouvoir absolu. Il voulait montrer ce qu'il pouvait faire tout seul et personnellement, sans directeur, sans tuteur et sans mentor. Bismark le couvrait trop. Et la jeunesse a d'admirables audaces, qui réussissent parfois. Mais maintenant que Guillaume a grandi, qu'il a plusieurs enfants et plusieurs gloires, que le prince de la couronne peut porter à Bismark une corbeille de roses magnifiques, avec ce petit discours : "de maman"—l'empereur peut être juste et généreux. Il ne redoute plus aucune autre gloire. Il est au dessus de tous, plus brillant que tous, seul et maître, incomparable et distribuant les faveurs, les honneurs et les épées de sang et de fer.

Seulement, à cette heure, malgré sa robustacité d'octogénaire, Bismark ne peut plus guère se servir d'une épée, et l'épée, à vrai dire, fut l'arme de Von Moltke, qui fut un général heureux. Bismark, bien que soldat dans un pays de soldats, et bien qu'ayant porté le casque des cuirassiers blancs, ne fut vraiment qu'un homme d'Etat et un diplomate. Où dit que les fêtes de l'apothéose l'ont énormément fatigué. Mais le vieux Landsman, à qui l'âge et les honneurs n'ont point enlevé la rancune, garde une dent qui pourrait bien être mortelle contre le Reichstag qui ne sut pas être respectueux.

C'est peut-être même à cause de cela, en dépit du *tantæ ne cœlestibus iræ !* qu'on est presque autorisé à dire que le prince Bismark n'est point un Dieu. Les poètes allemands, du reste, ne l'ont pas chanté, et les journalistes eux-mêmes ne sont pas tous d'accord pour admettre et pour reconnaître la divinité. Toutefois, n'écoutons pas les journalistes qui seraient des insulteurs. Entre l'apothéose et l'injure, deux faiblesses humaines, il y a la vérité. Un Français ne saurait-il pas la dire ? Et si personne n'osait la dire en ce moment, car il est des moments où l'on voit mal, où la passion vous égare, où la philosophie vous manque, est-ce que le temps et l'avenir ne la dégageraient pas ?

Mais si Bismark, n'en déplaise aux thuriféraires à qui l'encens est une nécessité, n'est point un Dieu, ni même un demi-dieu, bien que le paganisme des idoles ne soit pas complètement mort et qu'il y ait encore beaucoup de faux dieux et de faux héros sur leurs socles historiques, Bismark serait-il un grand homme, et quelle espèce de grand homme serait-il, avec une perspective d'admiration et de vénération dans l'avenir ?

La grandeur, du reste, est toujours un peu relative, et le véritable grand homme serait celui qui serait véritablement grand pour l'humanité tout entière.

A moins que votre patrie ne soit une véritable grandeur, qu'elle ne rayonne dans une civilisation supérieure, le front dans la justice et dans la vérité, au-dessus des autres par l'éclat de l'intelligence et par la générosité du cœur, être un grand Français, un grand Anglais, un grand Allemand, un grand Italien, un grand Espagnol ou un grand Russe, ce n'est pas toujours être un grand homme. Un grand homme peut souvent être d'un petit pays. On est grand par les œuvres. Il ne nuit cependant pas à l'homme, en vue de sa grandeur relative auprès des autres, d'être d'un pays où les hommes sont forts et d'appartenir à une nation qui a les épaules larges. La force a encore un étonnant prestige sur les esprits, et beaucoup la considèrent comme une vertu.

Nous ne devons donc point hésiter à reconnaître, en dehors de toute admiration exagérée, que Guillaume est un grand Allemand, hardi dans ses conceptions politiques et vaillant dans ses entreprises. Triomphant à Sadowa, il a fait passer la couronne impériale de l'Allemage d'une tête d'Autrichien sur une tête de Prussien. Il a vaincu la France impériale, — pauvre grande France qui s'était oubliée dans un commerce presque criminel avec le dernier des Napoléons et qui tarde bien, enserrée qu'elle est par une triple Alliance et par une Angleterre éternellement ennemie, à prouver qui elle est et ce qu'elle doit au monde, elle la nation à jamais glorieuse par sa Révolution et par l'héroïsme de sa merveilleuse épopée. Il a fait, dans la prussification d'une Allemagne militaire, une unité d'Allemagne qui serait presque complète si l'on ne parlait pas allemand au Reichsrath de Vienne, et peut-être plus élégamment qu'à Berlin.

Toutes ces choses, sans doute, n'ont pas été faites sans mensonges, sans fausseté, sans mauvaise foi et [illegible] que tout cela a coûté de sang à l'Europe. La guerre est un épouvantable carnage complété par le pillage et par le vol. Et Bismark, pour être juste, n'a pas seul la gloire du poème et du triomphe prussien. Le vieux Guillaume, ce *forgeur d'épée* selon l'expression de son petit-fils, l'a aidé, et de Moltke, le général danois, pourrait bien aussi l'avoir fait grand homme. Gardons-nous également d'oublier Krupp. Mais le total de ces choses étonnantes, de ces victoires aboutissant à la création d'un puissant empire d'Allemagne, constitue incontestablement une certaine grandeur, une grandeur allemande et patriotique, et c'est Bismark l'heureux, l'inspirateur et l'homme à la volonté de fer, qui paraît en avoir aujourd'hui le monopole et le mérite.

Il ne reste plus qu'à savoir si cela vivra ou ce qui vivra de tout cela.

Mais l'homme véritablement grand est celui qui fait des choses véritablement grandes, dignes absolument de ce nom, grandes ici, grandes là, grandes partout et grandes pour tous. Car ces choses, justifiées et glorifiées par des principes éternellement vrais, par une conscience universelle, sont durables. Elles ont en elles le caractère d'une justice qui ne passe pas, et ce ne sont pas toujours les applaudissements des hommes qui font la grandeur. Les hommes, souvent petits et voyant souvent mal, puisqu'ils élèvent et brisent des idoles à volonté, s'étonnent plus qu'ils ne comprennent, et beaucoup, par obscurité de conscience ; par intérêt personnel ou par passion, voient volontiers très haut ce qui pourrait bien n'être que très ordinaire, sinon très bas. Que d'idoles, de faux dieux et de faux héros brisés, semés sur la longue route des temps et oubliés ! O Plutarque, combien avons-nous conservé de tes grands hommes, ou plutôt de tes Hommes illustres ? Car il ne faut pas confondre l'illustration avec la grandeur. Bossuet dirait que Dieu est grand, mais ne dirait point qu'il est illustre.

Oui, si le patriotisme est une force et une vertu, à la condition toutefois qu'on le consacre à l'honneur et à la justice, fonder à la fin du XIXème siècle, en dehors du temps, comme en plein moyen âge, alors que la démocratie déborde dans le monde et parle aux lèvres de tous les peuples, dans le pays de la pensée allemande et philosophique, là où le protestantisme a sonné la révolte de la conscience asservie, un empire militaire, despotique et qui dit des mœurs qui ne sont plus et une histoire accomplie depuis longtemps, n'est-ce pas commettre une erreur de courte durée et un anachronisme qui ne peut pas devenir une œuvre ? Cet empire aux proportions colossales, ayant un casque d'or ou d'argent sur sa tête, le corps tout couvert d'une cuirasse très lourde et trop lourde pour le siècle, n'aurait-il pas les pieds d'argile du sombre rêve de Nabuchodonosor ? En admettant qu'il ait encore quelques têtes assez fortes pour porter une couronne germanique, l'Allemagne d'aujourd'hui peut-elle engager ou aliéner l'Allemagne de demain ; et si l'unité allemande est une vérité pour elle-même et comme principe, cette unité deviendrait-elle une erreur en devenant démocratique et républicaine ?

Enfin, avons nous besoin de dire ce que tout le monde sait, que si l'Europe entière est aujourd'hui un camp armé et une forêt profonde de baïonnettes, sans paix réelle et durable, prête au plus sanglant sacrifice et à la plus affreuse des boucheries humaines, ne travaillant plus que pour forger des armes, fondre des canons et fabriquer des engins de destruction épouvantable, c'est assurément la faute à Bismark, à son œuvre et à son système ?

Et si vous pensez que cela est éternel, étant juste et bon, vous vous trompez, croyons nous.

Pour nous, connaissant la parole et la pensée de l'ex-chancelier allemand, n'ayant point oublié son blasphème de la *force primant le droit*, sachant qu'il a fait de cet odieux blasphème une action et une réalité, nous refusons tout simplement de nous incliner devant la grandeur de Bismark.

C'est peu sans doute.

Mais sommes-nous le seul ?

J. GENTIL.

La Marine des Etats-Unis.

Nous avons un singulier gouvernement. Nous nous vantons bien haut d'être une des plus grandes, une des plus puissantes nations du monde—ce qui est assez vrai, du reste, et le serait encore bien davantage, si nous savions l'armer, comme elle doit l'être. Par le fait du hasard ou de la fatalité, plus encore par suite des progrès prodigieux que nous avons faits au triple point de vue de la population, de l'industrie, du commerce, nous avons de graves intérêts engagés sur presque tout le globe. A tout moment, nous nous voyons obligés de lutter contre les prétentions de telle ou telle puissance européenne ou asiatique qui se plaint de ce que nous gênons ses allures, de ce que nous entravons son expansion, ou bien qui nous demande conseil dans sa détresse ou réclame notre arbitrage dans les différends qu'elle a à régler avec ses voisins. En un mot, nous sommes devenus, quoique nous en disions, et bien que nous nous en défendions, une véritable puissance européenne, et ce n'est, certes, pas nous qui nous en plaindrons.

Cependant, nous agissons comme si nous vivions en dehors du reste du monde. Nous avons une assez piètre marine, si on la compare à celles des autres nations avec lesquelles nous sommes en relations constantes. Si faible que soit notre matériel maritime, le personnel est plus misérable encore. Il se compose de 7,500 hommes. Et c'est avec cela que, le cas échéant, nous comptons lutter contre l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie même, ou toute autre puissance, dix fois mieux armée que nous !

Plus une marine est faible, plus on doit prendre de précautions pour la maintenir en bon état, pour la ravitailler, pour réparer les pertes qu'elle est susceptible de faire soit en hommes, soit en matériel.

Il est donc à croire que nous avons, ça et là, à l'Ouest, au Sud, à l'Est, de superbes chantiers capables de radouber, de réparer rapidement nos navires. Rien de pareil. Ces établissements nous manquent presque complètement. Le principal, celui de Brooklyn est dans un état lamentable. Celui de Port Royal ne vaut guère mieux.

Sur les instances du Secrétaire de la marine, on devait en construire, un, ici, à Alger ; mais le Congrès, après en avoir voté la construction, a cru, dans un de ces caprices inexplicables qui lui sont trop fréquents, supprimer les fonds qu'on lui demandait pour commencer l'entreprise ; de telle sorte que, depuis bientôt dix ans, nous attendons, chaque année, l'achèvement d'un travail qui ne commence jamais.

Quand donc le Congrès comprendra-t-il qu'une nation, de près de soixante-dix millions d'âmes, possédant plus de vingt mille milles de côtes, et ne pouvant guère rencontrer d'ennemis que sur mer, a le plus urgent besoin d'une puissante marine et que son armée de mer lui est cent fois plus nécessaire que son armée de terre, si utile que cette dernière puisse être.

Séance d'Escrime à l'Elysée.

Le Président de la République vient d'offrir, à l'Elysée, une très brillante séance d'escrime à sept cents invités environ, choisis dans le monde parlementaire, dans l'armée et parmi les principaux amateurs de ce genre de sport.

On remarquait la présence auprès de M. Félix Faure, des membres du gouvernement et des généraux composant le Conseil supérieur de la guerre.

Le général Lewal, vice-président d'honneur de l'Académie d'armes, présidait la séance et réglait les reprises des assauts.

C'est dans la salle des Fêtes qu'avait été dressée l'estrade supportant la planche d'escrime, et, tout autour, des sièges avaient été rangés pour les invités. A chacun d'eux avait été remis un très joli programme illustré par Félix Régamey.

A deux heures et demie, les deux premiers maîtres d'armes, MM. Petit, adjudant professeur au 82e de ligne, et Lucien Mérignac, professeur civil, annoncés par des prévôts de l'armée, sont montés sur la planche.

Cet assaut a été suivi de celui de MM. Cherbonquet et Frey, professeurs civils. La sûreté de jeu de ce dernier a été très remarquée.

L'assaut entre MM. Sauze, adjudant, professeur à l'Ecole de Joinville et Georges Rouleau a été le plus brillant de ceux qui composaient la première partie du programme. On a généralement trouvé que les sauts sur place de M. Georges Rouleau étaient d'un effet peu gracieux.

M. Sauze, lui, a la correction classique qu'on prend dans les écoles militaires, et il a été très applaudi.

La première partie s'est terminée par les assauts de M. Müller, adjudant professeur de l'école de Saint-Cyr, contre M. Bel, adjudant à l'école de Fontainebleau, et de M. Georges Robert contre M. Emile Mérignac.

Pendant la pause, la musique de la garde républicaine s'est fait entendre dans la serre. Un lunch avait été servi au buffet.

A la reprise, deux professeurs civils, MM. Alexandre Bergès et Kirchkoffer ont lutté l'un contre l'autre ; puis est venu l'assaut de M. Gaillard contre M. Lemoine, adjudant, professeur à l'Ecole de Joinville. Les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre et ils ont été très applaudis.

Un autre adjudant à l'école de Joinville, M. Ramus, a tiré avec M. Adolphe Rouleau ; puis M. Rue a fait assaut contre M. Beretrot, adjudant, professeur au cercle militaire.

Ce dernier apporte sur la planche toutes les qualités du soldat, mais il avait à lutter contre un adversaire dont le mérite est reconnu de tous et qui joint à une science très grande de l'escrime l'avantage d'être gaucher. Cet assaut a été très goûté.

Enfin, M. Louis Mérignac a tiré contre M. Prévost. Ce tournoi entre deux maîtres également réputés a été suivi avec le plus grand intérêt et la victoire finale de M. Prévost a été saluée par les applaudissements de tous.

Cet assaut terminait la séance. Le Président de la République a été salué alors par les invités et il est rentré dans ses appartements.

On assure que M. Félix Faure a l'intention de donner encore deux matinées, dont l'une serait réservée aux tireurs officiers et l'autre aux amateurs civils.

LES OUVRIERS DE LA PENSÉE.

Un brûlot diplomatique :

Les Mémoires du général Lebrun, sur la fameuse mission dont l'empereur Napoléon III le chargea auprès des cours d'Autriche et d'Italie, avant la guerre de 1870. Il s'agissait, pour le général, de nouer des alliances contre la Prusse, en prévision d'une guerre qu'on supposait inévitable.

Le livre contient des lettres autographes de l'empereur d'Autriche, de l'archiduc, etc.

On y verra que nous avions des alliés avant la guerre....

Arsène Houssaye, à qui chaque année semble donner une nouvelle jeunesse, publie *Les Femmes démasquées*. Dans ce livre, qui est comme le complément de ses *Confessions*, il fait revivre l'escadron volant des belles dames du temps de Louis-Philippe et de Napoléon III.

Une trahison !... Mais comme toutes ces victimes sont mortes, on à peu près ! D'ailleurs, si M. Arsène Houssaye les trahit, c'est qu'il les aima !

Nous connaissions les lettres de Mme de Sévigné à sa fille, mais nous étions fort en peine des réponses de Mme de Grignan.

M. Paul Janet, de l'Institut, après les avoir vainement cherchées, s'est résigné à les écrire lui-même.

On assure qu'elles fleurent le grand siècle à croire que la restitution en est du maître de M. Paul Janet, le galant Victor Cousin !

Pour bientôt : *Les Profils de femmes*, de M. Maurice Paléologue. C'est une suite d'études d'un talent très délicat sur Adrienne Lecouvreur, la Religieuse portugaise, Louise, reine de Prusse, Mme de Chateaubriand, et l'Amour chez Henri Heine.

M. Theuriet ne cesse.

Voici qu'on annonce de lui une autobiographie : *Années de printemps*.... de forêts, sans doute.

C'est un roman satirique du puissant artiste Octave Mirbeau.

En Mission ! sera une espèce de grand guignol, d'un comique sinistre. Le principal personnage est une sorte de vagabond de la politique, brûlé aux quatre points cardinaux des influences, ayant fait toutes les sales besognes, s'étant compromis dans les tripotages les plus nauséabonds, et qui, après un échec comme candidat officiel, est chargé, par un ministre qui le protège et qui le craint, d'une mission d'embryologiste dans la mer des Indes ! Naturellement, il ne sait pas un mot de l'embryologie, ni, d'ailleurs, d'aucune autre science que celle du chantage, mais c'est tout ce que le ministre a pu lui dénicher, avec l'idée de se débarrasser d'un trop gênant et compromettant ami.

Il rencontre à Ceylan des savants étranges comme lui, des voyageurs bizarres, des philosophes extravagants qui viennent étudier le bouddhisme, des commissions scientifiques qui recherchent le parasite du caféier, des chasseurs, des explorateurs, des capitalistes en quête d'affaires nouvelles : extraordinaire défilé de toqués et de bandits !

En résumé, *En Mission* sera la satire très mouvementée de la politique et de la science officielles, dans un cadre pittoresque, dans les décors de la merveilleuse flore de Ceylan.

L'auteur du *Calvaire* publiera également sous peu *Les Mémoires d'une Femme de Chambre* et les *Vaines Semences*, roman sur la grande propriété.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

La logique de la femme, c'est d'être illogique, elle ne triomphe que par l'imprévu, elle n'est parfaite que par ses imperfections, elle n'est divine que parce qu'elle est humaine.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Beaucoup de Français ne sont pas de vrais ambitieux ; une place est pour eux une litière qui les porte à une honorable retraite.

PH. GERMAUT.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Nouvelles Européennes.

Organisation de la Province de Liao Tung.

Presse Associée du Sud.

Londres, 6 avril—Une dépêche de Tokio au *Central News* dit que le général Samuma, commandant de la seconde division japonaise, a été nommé vice-roi de la province Liao Tung.

Le général Nozie, de la première brigade, a été promu au commandement de la seconde division.

Le général Iberaki, chef de l'administration civile de Kinchow, est placé à la tête de l'administration du vice-roi. Le général Fukuhar, chef de la manutention de la seconde armée, devient le chef d'état-major du vice-roi.

Arrestation de Taylor.

Presse Associée du Sud.

Londres, 6 avril—L'ami d'Oscar Wilde, Taylor, a été arrêté et enfermé au poste de police de Bow Street.

Oscar Wilde a comparu ce matin devant un magistrat sous l'accusation d'avoir incité des jeunes gens à commettre des crimes contre nature, et de les avoir commis lui-même.

Les dépêches spéciales de Cuba au Herald.

Presse Associée du Sud.

New York, 6 avril, (par cable de la Havane)—Le nom du schooner anglais sur lequel sont arrivés à Cuba le général Antonio Maceo et ses compagnons est Honor ; il jauge dix-huit tonneaux.

Le gouverneur général Calleja a interdit les réunions des loges maçonniques dans l'île. Aucune nouvelle de la révolution dans l'intérieur n'est arrivée hier.

De Santiago.—Une bande de guérillas révolutionnaires commandée par Emilio Matamoras, menaçant Songo, a été défaite hier dans une escarmouche sur le chemin de Socorro. Matamoras a été tué.

La Presse Parisienne et le discours de M. Hanotaux.

Presse Associée du Sud.

Paris, 6 avril—Les journaux du matin s'accordent à louer hautement M. Hanotaux pour le discours prononcé hier soir au Sénat.

Le *Journal des Débats* dit que la réserve montrée par le ministre des Affaires étrangères dans les questions se liant aux négociations en cours, sera justement appréciée en Angleterre.

La Question des Pêcheries de la Mer de Behring.

Presse Associée du Sud.

Londres, 6 avril—Sir George Baden Powell a annoncé qu'il demandera mardi prochain, à la Chambre des Communes, si le gouvernement refusera, oui ou non, de participer à la conférence proposée par les Etats-Unis au sujet des phoques à fourrure du nord du Pacifique, à moins que la conférence, suivant les lignes suggérées par le tribunal d'arbitrage de Paris, ne discute la question toute entière.

M. Powell demandera aussi, au cas où le gouvernement prendrait part à la conférence, s'il sera permis d'intervenir dans les décisions du tribunal de Paris.

Il demandera, de plus, si le gouvernement a l'intention d'avancer aux pêcheurs Canadiens une partie de l'indemnité fixée à Paris, en attendant le règlement par les Etats-Unis.

Wilde et Taylor.

Presse Associée du Sud.

Londres, 6 avril—Lorsque Wilde a été amené ce matin à la cour de police de Bow Street, Alfred Taylor, accusé de complicité avec lui, est arrivé.

Wilde l'a aussitôt reconnu et lui a souri.

Taylor est un homme de taille moyenne, de bonne apparence.

Charles Parker, un jeune homme de dix-neuf ans, a été le premier témoin appelé. Il a donné en détail les circonstances de sa présentation à Wilde par Taylor, et a déclaré que ce dernier a dit que Wilde était généreux. Le témoin a souvent dîné avec Wilde dans divers restaurants ; il a rapporté les conversations tenues en ces occasions.

Parker a parlé aussi de ses visites à Wilde à l'hôtel Samory et à sa chambre de l'hôtel St-James. Il est allé souvent à cette dernière place. Le témoin a décrit leur conduite pendant ces visites, et a juré avoir reçu de l'argent et d'autres présents à presque toutes les occasions.

Si Parker dit la vérité, l'accusation criminelle portée contre Wilde est prouvée.

Wilde et Taylor ont été maintenus en prison. Demande a été faite de mettre les détenus en liberté sous caution, mais le tribunal a refusé.

Mort de M. Vischnegradsky.

Presse Associée du Sud.

Vienne, 6 avril—Une dépêche de St-Pétersbourg au *Neue Frie Presse* dit que M. Vischnegradsky, ancien ministre des Finances, est mort.

Nouvelles Américaines.

Le Robinson Crusoë

Presse Associée du Sud.

Fort Meyers, Floride, 6 avril. — MM. William E. Ziegler et John Wells, de New-York, arrivés hier sur le sloop "Robinson Crusoë," ont été surpris et indignés quand ils ont appris que les journaux avaient annoncé leur mort.

Ils déclarent que leur voyage de Palm Beach à Fort Meyers a été des plus agréables et qu'ils n'ont jamais couru aucun danger.

Ils sont furieux contre les correspondants mareurs qui ont alarmé leurs familles et leurs amis en répandant la nouvelle de la perte du yatch.

Le cas des Fonctionnaires Fédéraux de Jacksonville.

Presse Associée du Sud.

Washington, 6 avril—L'avocat-général Olney a publié la correspondance télégraphique sur laquelle il a basé son démenti de la présence des fonctionnaires fédéraux à la réunion de Jacksonville.